

## **À L'ÉCOUTE DES PARADOXES ÉVANGÉLIQUES ET BÉNÉDICTINS**

Je suis très heureuse de me retrouver ici ce soir, avec vous, parmi des visages connus, et en lieu connu puisque nous avons vécu une trentaine d'années à Gif. Heureuse aussi – et amusée - de vous présenter mon livre, *les Parloirs bénédictins* le jour de la Présentation de Jésus au Temple. Il fallait y penser mais personne, je crois, n'y avait pensé !

Nous avons choisi, Jacques Augé et moi, d'intituler mon exposé « À l'écoute des paradoxes évangéliques et bénédictins » parce que je souhaitais tout d'abord vous parler des paradoxes et de leur rôle dans la connaissance de soi et de Dieu.

### **PRÉAMBULE : DU RÔLE DES PARADOXES DANS LA CONNAISSANCE DE SOI ET DE DIEU**

Qu'est-ce qu'un paradoxe ? La racine est grecque - para : à côté + doxa : l'opinion courante. Le paradoxe est la confrontation d'une idée incongrue, inhabituelle, avec l'opinion commune, la rencontre de deux affirmations différentes, voire contradictoires, l'une étant souvent plus convenue, l'autre plus surprenante. Mais para correspond aussi à un préfixe latin : qui protège. Le parachute protège de la chute. Et, en risquant l'association peu académique d'un préfixe latin et d'une racine grecque, je dirais volontiers que le paradoxe nous protège de l'opinion commune, de la pensée unique, des idées simplistes, qu'il vient tantôt nuancer, tantôt franchement contredire. Il ne craint pas la rencontre avec l'autre, l'étrange, la nouveauté, et incite l'intelligence à aller au-delà de ses préjugés. De plus, un paradoxe n'est ni un mystère, ni une aporie : il conduit à la réflexion et non au silence, et il peut se résoudre.

On le voit bien chez Pascal, dont vous a parlé Cédric Villani il n'y a pas longtemps, dans ce cadre des Vendredis de Gif. Les paradoxes de Pascal sont célèbres : « Grandeur et misère de l'homme », « Qui veut faire l'ange fait la bête », « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas », « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé ». Pour chacun d'eux, après nous avoir incités à réfléchir, Pascal nous donne la solution : c'est le dogme du péché originel qui permet de comprendre à la fois la grandeur et la misère de l'homme, « misère d'un roi dépossédé ». C'est la spécificité de la condition humaine, qui n'est ni celle de l'ange, ni celle de la bête, qui conduit celui « qui veut faire l'ange » à faire « la bête ». C'est la doctrine pascalienne des trois ordres : 1) l'ordre de la charité, du « cœur », de l'Esprit, 2) l'ordre de la raison, 3) l'ordre des corps, qui permet de comprendre la distinction des plans spirituel et rationnel, correspondant aux deux premiers ordres. De la même manière, une formulation paradoxale comme « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé » se comprend dès lors qu'on distingue un plan temporel (celui où l'on « cherche ») et un plan éternel. C'est d'ailleurs souvent de cette manière qu'on résout les paradoxes présents dans l'Évangile.

### **I. LES « DIVINS PARADOXES DU SERMON SUR LA MONTAGNE »**

Car il y a beaucoup de paradoxes dans l'Évangile. Le cardinal et théologien suisse Charles Journet, mort en 1975, a écrit un très beau livre de spiritualité : *Les 7 paroles du Christ en croix*. Il y rapproche les paroles prononcées par Jésus sur la croix des Béatitudes. En particulier, la deuxième parole : « Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis », de la deuxième béatitude : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. » Et voici ce qu'il écrit : « Ô Jésus qui promettez le paradis à un crucifié, vos délices à un brigand, votre intimité à un hors-la-loi, pour achever, avant de mourir, de renverser notre estimation des valeurs et préparer ces assises solennelles où vous direz : « Voici que je fais toutes choses nouvelles » ! C'est le pauvre, rongé d'ulcères, qui est emporté par les anges dans le sein d'Abraham, et le riche, vêtu de pourpre, qui est englouti dans les tourments du Hadès. Ô croisement adorable, ô croisement redoutable, ô croisement devant lequel tout mon être tremble ! Mais les divins paradoxes du Sermon sur la Montagne annonçaient-ils autre chose ? »

Charles Journet dégage bien ici la force du paradoxe qui « renverse notre estimation des valeurs » et « fait toutes choses nouvelles ». Mais quels sont donc ces « divins paradoxes du Sermon sur la Montagne » auxquels il se réfère ?

Le **Sermon sur la montagne** (du titre latin porté par ce passage dans la Vulgate, *Sermo in Monte*) est un discours adressé par Jésus-Christ à ses disciples ainsi qu'à une large foule, rapporté dans l'Évangile selon Matthieu aux chapitres 5, 6 et 7. Jésus l'aurait prononcé au début de son ministère, peu après son baptême par Jean le Baptiste, du haut d'une montagne près du lac de Tibériade. C'est le plus long enseignement oral du Nouveau Testament. Il commence par **les Béatitudes**, où se trouvent effectivement plusieurs paradoxes, les plus frappants étant : « Heureux ceux qui pleurent », « Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice », « Heureux êtes-vous si l'on vous insulte ». On aurait tort de ne voir que des contradictions dans ces trois béatitudes, ce qui nous conduirait à penser que la foi est absurde, qu'il faut croire sans comprendre, ou que tout cela est très mystérieux. Le Christ nous donne ici un enseignement : c'est donc qu'il y a quelque chose à comprendre. La formulation paradoxale aide simplement notre intelligence à prendre un peu de hauteur (comme Jésus se plaçant « sur la montagne »), à se dépasser. Et à distinguer les plans, comme Pascal distinguait les ordres. "Heureux ceux qui pleurent", il faut oser ! On serait tenté de lever au plus vite l'insupportable contradiction en l'expliquant par une opposition entre la vie sur terre, maintenant, et la vie au ciel, plus tard, où nous « serons consolés ». Mais c'est maintenant, aujourd'hui que ceux qui pleurent sont (et non seront) heureux. À vrai dire, il n'est affirmé ni qu'ils sont, ni qu'ils seront heureux, "heureux" est utilisé sans verbe. Peut-être parce qu'il ne s'agit pas d'un bonheur temporel, conjoncturel, donc relatif. Il s'agit de bonheur de toute éternité : on retrouve la distinction entre un plan éternel, celui de la béatitude, et un plan temporel, celui où l'on pleure. Et en effet, plusieurs fois, dans la deuxième partie de chaque béatitude – celle, peut-être, de la résolution du paradoxe –, on trouve un présent qui doit être, non un présent d'actualité, mais un présent d'éternité : « Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des Cieux est à eux » et non « sera à eux ». « Heureux êtes-vous si l'on vous insulte, si l'on vous persécute et si l'on dit faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi. Réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux ! » Dans « Heureux êtes-vous », « réjouissez-vous », « soyez dans l'allégresse », « votre récompense est grande dans les cieux », le présent n'a sans doute pas la même valeur que dans « on vous insulte », « on vous persécute », « on dit faussement toute sorte de mal contre vous ».

Or, qu'est-ce qui permet de passer de la terre au ciel, du présent actuel à l'éternel présent, sinon le médiateur par excellence, l'« homme-Dieu » - paradoxe suprême et résolution de tous les paradoxes ! - **le Christ** ? Réunissant en sa Personne l'humanité et la divinité, il est comme un **vivant paradoxe** : c'est bien ce qu'exprime le Cantique de Saint Paul aux Philippiens, évoquant le Christ-Dieu qui s'anéantit en devenant homme : « Le Christ Jésus, ayant la condition de Dieu,

ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu.

Mais il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur.

Devenu semblable aux hommes, reconnu homme à son aspect,

il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort,

et la mort sur la croix. » (Épître de saint Paul apôtre aux Philippiens, II, 5-8)

Tout au long de l'Évangile, le Christ nous demande de reproduire ce mouvement : « Qui s'élève sera abaissé ; qui s'abaisse sera élevé. » (Luc, XVIII, 14, sur le pharisien et le publicain), « Il y a des derniers qui seront premiers, et des premiers qui seront derniers. » (Luc, XIII, 30). Ce renversement, c'est aussi bien celui de la mort à la résurrection, ou celui de la conversion.

Il y a aussi dans l'Évangile des paradoxes qui nous poussent dans nos retranchements, qui nous forcent à changer notre regard, à changer de perspective. Par exemple, dans saint Matthieu, au chapitre 5, versets 38 à 48, toujours dans le Sermon sur la montagne mais après les Béatitudes : « Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil, et dent pour dent. Eh bien ! moi, je vous dis de ne pas riposter au méchant ; mais si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui encore l'autre. [...] Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Eh bien ! moi, je vous dis : **Aimez vos ennemis**, et priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être vraiment les fils de votre Père qui est aux cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, il fait tomber la pluie sur les justes et sur les injustes. »

Aimer ses ennemis : cela semble vraiment une contradiction ! Aimer ceux qu'on n'aime pas, qui ne nous aiment pas... C'est aussi paradoxal que de ne pas aimer ses amis. L'ennemi, c'est le contraire de l'ami, c'est celui qui nous veut du mal : qui veut nous tuer, au pire, ou au moins nous blesser, ou nous humilier. Comment peut-on aimer celui qui nous veut du mal, celui qui ne nous aime pas ? En aimant, nous dit Jésus,

comme notre « Père qui est aux cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, il fait tomber la pluie sur les justes et sur les injustes ». Oui mais, en aimant les hommes comme Dieu les aime, il n'y a plus d'ami ni d'ennemi, plus de différence entre les deux. On est déjà au ciel, où il n'y a plus « ni homme ni femme, ni esclave ni homme libre ». Or, Jésus nous aide d'abord à vivre sur cette terre : où il y a des « méchants », où il y a des « ennemis », des « injustes ». Puisqu'il en parle, ce ne peut être une illusion, une vue de l'esprit. Jésus ne nous dit pas : N'ayez que des amis ! Il sait bien que nous avons des ennemis. Sans doute nous apprend-il comment réagir face à eux. Il ne s'agit pas de riposter, c'est-à-dire de rendre le mal pour le mal. Ni de se coucher, de laisser le mal l'emporter en nous écrasant. Il faut plutôt « tendre l'autre joue » : être actif et non réactif (rendre la gifle), ni passif (se coucher). Et agir de façon différente, nouvelle, positive, constructive, en prenant l'initiative d'aller vers l'autre, en se tournant vers lui, dans un geste d'offrande, de paix, avec confiance – et même avec un brin d'insolence peut-être : - Ah ! tu te prends pour un horrible méchant, eh bien moi, je ne te crois pas. Je te tends l'autre joue, non pour que tu me frappes, ni pour que tu continues à m'humilier, mais parce que je te crois capable de bien faire, de te calmer. Pour que tu ailles au bout de ta colère et qu'alors ta bonté surgisse, comme un soleil qui se lève. Parce que je m'efforce de ne pas voir que tes défauts, que ta violence. Voilà pourquoi je te tends l'autre joue : c'est ma façon de te laisser, symboliquement, une alternative, de ne pas t'enfermer dans ton rôle de méchant, dans ta violence. Ainsi le paradoxe est levé, aimer son ennemi devient possible, même si c'est beaucoup moins confortable, beaucoup plus risqué que d'aimer son ami...

On trouve d'autres paradoxes dans l'Évangile. Par exemple dans la parabole des « serviteurs inutiles » (Luc, XVII, 10) Voilà un superbe oxymore qui nous incite à réfléchir ! Hélas, on s'en est privé dans la nouvelle traduction liturgique qui parle de « simples serviteurs ». Mais j'y reviendrai tout à l'heure.

Voici un autre paradoxe, incarné, en quelque sorte, par deux personnages antinomiques : **Marthe et Marie**, représentant, dans leur opposition, l'action et la contemplation : « Marthe, Marthe, tu te donnes du souci et tu t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera pas enlevée. » (Luc, X, 42) Jésus oppose ici clairement Marthe à Marie, et semble préférer l'une à l'autre. Surmonterait-il la contradiction en supprimant un de ses termes ? c'est peu probable, car **Marthe** est celle qui « reçoit » le Seigneur chez elle et « fait le service », ce qui est une très belle vocation, une action bonne ! Mais elle est aussi, hélas, « accaparée par les multiples occupations du service », dispersée, prisonnière de la multiplicité et peut-être aussi de son propre perfectionnisme. Elle « se donne du souci et s'agite pour bien des choses ». Ligotée par les choses et par elle-même, par sa volonté d'en faire beaucoup et de le faire parfaitement, elle n'est plus libre de se tourner vraiment vers le Seigneur. Elle est en outre dans l'envie, la jalousie, la récrimination, la comparaison : « Cela ne te fait rien que ma sœur m'ait laissé faire seule le service ? » Au fond elle préférerait être à la place de Marie, mais voilà, le Seigneur est clair, cette place « ne sera pas enlevée » à Marie. **Marie** « s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole ». Belle attitude, que Jésus valorise, oh combien ! en affirmant que « Marie a choisi la meilleure part ». Nous voici du côté de l'unité, de la simplicité et non plus de la multiplicité. Et cette unité est essentielle, « nécessaire », tandis que la multiplicité est frivole, superficielle, tentaculaire. Pas de retour sur soi chez Marie, à la différence de Marthe : elle ne se demande même pas si ce qu'elle fait est utile, elle est là, présente, tout entière tendue vers le Seigneur. Jésus aime Marie, c'est certain. C'est d'elle qu'il se fera d'abord reconnaître, au matin de sa Résurrection, en l'appelant par son nom : « *Jésus lui dit alors : " Marie ! " S'étant retournée, elle lui dit en hébreu : " Rabbouni ! ", c'est-à-dire : Maître. »* (Jean, XX, 16) Mais il aime aussi Marthe : « *Jésus aimait Marthe et sa sœur, ainsi que Lazare. »* (Jean, XI, 5) Et c'est Marthe qui, l'une des premières, sinon la première, reconnaît Jésus, lors de ce même épisode de Lazare, comme étant « la Résurrection et la Vie » : « *Jésus lui dit : " Moi, je suis la Résurrection et la Vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? " Elle répondit : " Oui, Seigneur, je le crois : tu es le Christ, le Fils de Dieu, tu es celui qui vient dans le monde. " »* (Jean, XI, 25-27) En outre, Jésus l'appelle à deux reprises : « Marthe ! Marthe ! » ne serait-ce pas pour lui signifier deux choses, à savoir, tout d'abord, qu'il l'aime, mais aussi, ensuite, pour la conforter dans son identité ? Sois toi-même, semble dire Jésus, ne cherche pas à être Marie, tu es Marthe et je t'aime en tant que telle, mais réconcilie-toi avec Marie, en te tournant comme elle vers moi, en orientant ton action vers moi, en unifiant tes actions : ne t'agite plus « pour bien des choses », mais agis plutôt pour l'amour de Dieu. Au lieu de te donner du souci, donne-toi à Dieu, abandonne-toi, lâche prise, ne cherche pas à tout

maîtriser, tout gérer, tout organiser. Regarde Marie qui me regarde, mais reste la Marthe que j'aime. En somme, Marthe et Marie doivent être de vraies sœurs amies et non des sœurs ennemies. L'action et la contemplation doivent aller de pair. Or, qui a mieux compris cette complémentarité de l'action et de la contemplation, c'est-à-dire qui a le mieux résolu le paradoxe, sinon les moines qui prient et qui travaillent ? Vous le savez, on résume souvent la Règle de saint Benoît (sans d'ailleurs que ces mots s'y trouvent) par **ORA ET LABORA** – où « ora » précède « labora » de même que Marie, ayant « choisi la meilleure part », a une certaine prééminence sur Marthe.

C'est donc le moment de vous parler de la Règle de saint Benoît.

## II. LA RÈGLE DE SAINT BENOÎT

Pourquoi vouloir rapprocher l'Évangile de la Règle de saint Benoît ? Parce que, comme le dit Bossuet, « **Cette Règle, c'est un précis du christianisme, un docte et mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Évangile.** » Ou bien : une sorte d'Évangile selon saint Benoît, ou encore : comme l'Évangile est le reflet de l'enseignement, des actes et de la personne même de Jésus, **la Règle de saint Benoît** serait le **reflet de l'enseignement, des actes et de la personne de saint Benoît**. De même qu'elle est toujours désignée comme « Règle de saint Benoît », de même, celui qu'on appelle le patriarche des moines d'Occident, né à la fin du V<sup>e</sup> siècle et mort au milieu du VI<sup>e</sup>, est le plus souvent représenté avec un livre à la main, ce livre étant, bien sûr, sa Règle. Le lien est donc ici particulièrement étroit entre l'homme et l'œuvre. C'est dire que, d'une part, la sainteté de Benoît va rejaillir sur sa Règle et garantir, en quelque sorte, sa portée spirituelle, et que, d'autre part, la Règle va nous en apprendre peut-être autant sur la sainteté de Benoît, que ne le fait sa *Vie* écrite par le pape Grégoire le Grand dans un esprit plus hagiographique qu'historique. Benoît a écrit la Règle à la fin de sa vie, après une longue expérience à la tête de plusieurs monastères. Il est donc normal qu'elle reflète les qualités de l'homme et que sa sainteté s'y révèle : on reconnaît l'arbre à ses fruits. Comme le dit Odon Hurel, le biographe de référence de saint Benoît, la Règle « constitue en quelque sorte la seconde source de la vie de Benoît et sans doute la plus authentique. » (Odon Hurel, *Saint Benoît*, éd. Perrin, coll. « Biographie », Paris, 2019, p.8) Cela va même plus loin : on peut considérer *la Vie* et la Règle comme deux expressions de la sainteté de Benoît : la *Vie* insistant sur les miracles du saint, la Règle contenant l'enseignement du maître. Ou encore : *la Vie* donnant un exemple de sainteté, alors que la Règle propose une méthode pratique pour accéder à cette sainteté. Grégoire le Grand fait bien le lien entre les deux textes, lorsqu'il présente la Règle au chapitre 36 de sa *Vie de saint Benoît* : « [Benoît] écrivit une règle pour les moines, remarquable par sa discrétion et de style agréable. Quiconque souhaite savoir qui il fut et comment il a vécu pourra découvrir tout cela dans les préceptes de cette règle. Car l'homme de Dieu n'a pas enseigné autrement qu'il n'a vécu. »

Ainsi, lorsque Benoît, dans sa Règle, parle de l'abbé, on imagine bien que c'est de lui qu'il parle. Et cela, dès le chapitre 2 : « L'abbé tel qu'il doit être », lorsqu'on lit que : « Celui qui a reçu le nom d'abbé doit diriger ses disciples par un double enseignement, c'est-à-dire montrer tout ce qui est bon et saint par des paroles et plus encore par des actes. »

**La Règle de saint Benoît**, étant l'œuvre et le miroir (oh ! je crois qu'il n'aimerait pas ce terme !) d'un saint, n'est donc évidemment pas seulement un texte organisationnel. Elle est aussi une **voie spirituelle**, et c'est c'est évidemment la **spiritualité de l'Évangile** qui l'inspire. Benoît lui-même, au dernier chapitre de sa Règle, intitulé « Toute la sainteté n'est pas codifiée dans cette règle », la compare à l'Écriture sainte, qu'il considère comme la règle parfaite, la sienne n'étant qu'une « petite règle élémentaire ». « Est-il en effet, demande-t-il, une page ou une parole divinement inspirée de l'Ancien ou du Nouveau Testament qui ne soit pour la vie humaine la plus droite des règles ? » C'est une façon de dire, en toute humilité, que sa règle est une voie de sainteté pour les débutants, menant à cette règle parfaite qu'est l'Écriture sainte : mais la continuité est évidente, et il s'agit bien d'une même spiritualité.

On y retrouve donc, inévitablement, les « divins paradoxes » de l'Évangile, dont parle le cardinal Journet. Mais il s'agit moins, dans la Règle, d'essayer de les résoudre intellectuellement comme je l'ai fait tout à l'heure, que de donner au moine une méthode pour les vivre et les résoudre existentiellement.

Reprenons ce passage de l'Évangile selon saint Matthieu XXIII, 12 – qui fournit aussi son titre au 2<sup>e</sup> Parloir : « Qui s'élèvera sera abaissé, qui s'abaissera sera élevé. » Voilà qui peut sembler, à première lecture du moins, assez contradictoire, avec cette double antithèse entre le haut et le bas. Cela n'empêche pas Benoît

de citer cette formule en introduisant le long chapitre 7 sur l'humilité, qui va constituer le commentaire du paradoxe évangélique. Au début, Benoît semble même accentuer le paradoxe, allant jusqu'à l'oxymore, lorsqu'il incite ses disciples à « atteindre le sommet de la plus haute humilité ». Puis il évoque l'échelle de Jacob, en affirmant : « Sans aucun doute cette descente et cette montée ne signifient rien d'autre, selon nous, sinon qu'on descend par l'exaltation de soi et qu'on monte par l'humilité. » Ainsi, l'humilité n'est pas, malgré l'étymologie « terrienne » du mot, une sorte de point de départ, de niveau zéro, à ras de terre. Elle est plutôt, pour Benoît, une force ascensionnelle, un levier spirituel qui réconcilie, pour reprendre les termes pascaliens, la misère et la grandeur de l'homme. Le moine est invité à gravir les douze « échelons de l'humilité » qui le mèneront jusqu'à l'union avec Dieu : « Qui s'abaisse sera élevé. »

Autre paradoxe évangélique : celui du maître-serviteur, traité dans le 3<sup>e</sup> parloir : « Le service de l'autorité ». Il est énoncé par le Christ, en particulier lors de l'épisode du lavement des pieds, au chapitre 13 de l'Évangile selon saint Matthieu : « Vous m'appellez Maître et Seigneur, et vous avez raison, car vraiment je le suis. Si donc moi, le Seigneur et Maître, je vous ai lavé les pieds, vous aussi, vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. » (Matthieu, XIII, 12-16) Le Christ, ici, est à la fois maître et serviteur, comme, pour Benoît, doit l'être l'abbé, qui est amené à vivre l'autorité comme un service : « Qu'il sache, écrit Benoît au chapitre 2, « l'abbé tel qu'il doit être », combien est difficile et ardue la tâche qu'il assume de conduire des âmes et de se plier aux caractères multiples : pour celui-ci la douceur, pour celui-là des réprimandes, pour tel autre la persuasion. Il se conformera et s'adaptera à tous selon les dispositions et l'intelligence de chacun. » Ainsi, l'abbé ne cherche pas à s'imposer par la force, il est au service des moines, tout dévoué à leur salut : maître et serviteur.

Reprenons maintenant, au chapitre 5 de l'Évangile selon saint Matthieu, une de ces Béatitudes qu'on peut considérer comme la quintessence du message évangélique, et qui réconcilie, par delà la contradiction, le bonheur et la souffrance, « la joie et la croix » (titre du 7<sup>e</sup> parloir) : « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. » (Matthieu, V, 4). On retrouve ce paradoxe dans la Règle de saint Benoît : au chapitre 49, « De l'observance du Carême », le mot « joie » (qui n'apparaît que trois fois dans la Règle) y est étonnamment associé, à deux reprises, aux mortifications propres à ce temps : « Que chacun, par delà la mesure qui lui est assignée et de sa propre volonté, offre quelque chose à Dieu dans la joie du Saint-Esprit. Qu'il prive son corps de nourriture, de boisson, de sommeil, de bavardage, de plaisanterie, et qu'il attende la sainte Pâque dans la joie du désir spirituel. »

Encore un paradoxe évangélique - et tout simplement chrétien - particulièrement bien assumé par la Règle de saint Benoît et par les moines qui suivent cette Règle : celui des rapports entre la nature et la grâce, entre l'action humaine et celle de Dieu. Quelle est la part de l'homme dans son salut, quelle est la part de Dieu ? N'est-il pas paradoxal de parler de liberté humaine si Dieu seul sauve ? de faire des efforts pour progresser alors que tout est dans la main de Dieu ? Au chapitre 4 de sa Règle, saint Benoît énonce... plus de 70 « instruments à mettre en œuvre pour le bien », c'est-à-dire plus de 70 règles de bien agir, permettant de se rapprocher de Dieu, de se sanctifier. N'est-ce pas attacher trop d'importance à l'action humaine, à la volonté, aux efforts personnels, et négliger la miséricorde de Dieu qui seule peut nous sauver ? Or justement, ce qui est assez extraordinaire, c'est le dernier « instrument », la dernière action à mettre en œuvre dans cet « atelier » en « art spirituel » qu'est selon saint Benoît, le monastère : « Ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu ». Tout ce qui précède est en quelque sorte annulé, presque contredit – ou plutôt, le paradoxe qu'on trouve aussi bien dans le dicton « Aide-toi, le ciel t'aidera » se trouve résolu, l'action de l'homme et celle de Dieu se complètent, s'ordonne l'une à l'autre, au lieu de s'opposer, de s'exclure l'une l'autre. Tel est le titre, et le sujet, d'un des *Parloirs bénédictins*, où je dialogue avec le père Damien, moine de l'abbaye Sainte Madeleine du Barroux, un des 7 interlocuteurs.

### III. PARLOIRS, DIALOGUES, RENCONTRES

Justement, j'ai assez parlé, et voudrai maintenant, avant vos questions, laisser la parole à ces **7 très belles personnes** que j'ai eu le bonheur d'enregistrer longuement, avant de rédiger nos dialogues, ce qui a abouti aux **14 Parloirs *bénédictins et dialogues philosophiques***. Les parloirs correspondent aux entretiens à la fois spirituels et théologiques que j'ai pu avoir avec des moniales et des moines bénédictins, à l'occasion de petites retraites dans différents monastères que j'aime fréquenter. Quant aux dialogues philosophiques, ils ont eu lieu avec une grande amie, mère de famille, professeur de philosophie, ou des prêtres diocésains.

Chacun a apporté sa vision, son style, sa personnalité, et j'ai essayé de confier à leur réflexion le ou les paradoxes qui pouvaient le mieux résonner avec leur expérience. En effet, il ne s'agit jamais de pures spéculations intellectuelles, il y a dans les *Parloirs* une dimension incarnée, existentielle, que je voudrais vous faire percevoir en vous lisant quelques passages où je trouve mes interlocuteurs particulièrement authentiques et présents.

**Dom Pateau, le père abbé de Notre-Dame de Fontgombault**, une abbaye bénédictine dans l'Indre, qui m'est très chère, ouvre les *Parloirs* avec un premier paradoxe : « Obéissance et liberté ». Voici comment il tente de le résoudre, au cours de notre dialogue : « L'obéissance libère : elle me libère des chaînes qui m'asservissaient. Elle va développer ma liberté. L'homme moderne, hélas, est heureux dans les chaînes dont il s'entoure. Je suis frappé par ces jeunes qui s'affublent de toutes sortes de chaînes : c'est un signe très fort ! De même, le drogué, l'alcoolique peuvent se croire libres, se sentir heureux, alors qu'ils sont évidemment aliénés, asservis. La liberté s'éduque, et l'obéissance est un moyen de la faire naître. Toute éducation est éducation à la liberté et, en même temps, nécessite l'obéissance. Mais il est vrai que cette discussion que nous avons tous les deux aujourd'hui va frontalement à l'encontre de notre société moderne, selon laquelle la liberté, c'est faire ce qui fait plaisir. Cela nous ramène au choix de notre fin : soit je choisis Dieu, soit je choisis ce qui me comble immédiatement. Mais alors, il n'y a pas d'avenir et je tombe dans cette désespérance dont le monde nous donne aujourd'hui le triste témoignage. » (p. 22-23)

À la fin d'un autre Parloir, « le service de l'autorité », il confie, à ma demande, la manière dont il vit sa responsabilité d'abbé. « J'ai la charge d'une communauté qui est, je crois, heureuse, et quand une communauté est heureuse, le père abbé est heureux. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait aucune difficulté au sein de la communauté, ni que je n'aie personnellement aucune difficulté, simplement, tout cela est porté dans la lumière : il s'agit d'accepter l'autre tel qu'il est parce que Dieu l'accepte tel qu'il est. De s'accepter soi-même tel qu'on est, parce que Dieu nous connaît tel que nous sommes. Et puis de cheminer, humblement. Oui, en tant que père abbé, je suis vraiment heureux de pouvoir rendre ce service de l'autorité à la communauté, avec humilité. Que veux-tu que je fasse ? C'est la question que je pose au Seigneur, sachant bien que, comme il est dit dans les psaumes, si le Seigneur ne construit pas la maison, c'est en vain que travaillent les ouvriers. Par ailleurs, il ne faudrait pas qu'un père abbé prétende réussir là où Dieu, si l'on peut dire, a échoué. Quand on regarde le monde, on voit bien que tout est un peu bringuebalant. Rien ne marche parfaitement comme on voudrait. Or, le père abbé pourrait avoir tendance à dire : « Vous allez voir, je vais avoir un monastère où tout va marcher parfaitement, tout sera au carré. Alors, pour que cela marche bien, on verrouille tout, et voilà. » Non, ça n'est pas ainsi que l'on conduit les hommes vers le Seigneur : on les conduit par l'amour. Donc il faut beaucoup aimer, il faut savoir souffrir aussi, supporter patiemment le temps que Dieu permet pour qu'une âme chemine, et attendre le moment de Dieu. Car ce peut être une mauvaise tendance, aussi, de vouloir devancer Dieu. Alors je me contente de lui remettre humblement mon travail, sachant que le jour où il voudra que cela finisse, ce ne sera pas compliqué, et un autre continuera, avec son bâton de pèlerin, à faire avancer, à être à l'écoute de ce que le Seigneur veut pour chacun des moines sur ce beau chemin que nous avons tous à parcourir, chemin de justice et de miséricorde, chemin d'amour. (p. 66-67)

**Catherine Conrad**, une grande amie nancéenne, philosophe et chrétienne, mon professeur en Terminale, à l'origine de ma conversion et de mon baptême, dans le 2<sup>e</sup> Parloir, « Qui s'abaisse sera élevé », rapproche l'humilité de la sagesse selon Platon.

« CATHERINE. — La véritable humilité est proche, me semble-t-il, de la sagesse qui, selon Platon, est une vertu surnaturelle, reçue de Dieu. En sortant de la caverne, dit Platon dans le célèbre mythe du livre 7 de *la République*, on arrive à la contemplation du soleil du Bien et là on reçoit, on regarde : la sagesse n'est possible qu'en regardant le Bien, c'est une vertu liée à la contemplation de Dieu. Dès qu'on se détourne de cette contemplation, on la perd. Ainsi, la sagesse est différente des vertus morales, acquises par notre exercice : la tempérance, le courage... Elle est un regard, une réceptivité à l'égard du divin. Elle n'est pas possédée, pas plus que ne l'est l'humilité.

VÉRONIQUE. — Il est vrai qu'on peut dire « Je suis courageux », mais qu'on ne peut pas dire « Je suis humble », car dès lors on ne l'est plus ! L'humilité n'est pas une qualité qu'on possède, qu'on a : si on veut la posséder, on la perd ! De même, on peut avoir des doutes sur la sagesse véritable de celui qui se dit savant...

CATHERINE. — Certes, et l'on a souvent mal interprété la parole de Socrate : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien. » On en a fait un précurseur de Montaigne, un sceptique. Mais Socrate dit plutôt : ce que je sais, je ne le tiens pas de moi, ce n'est pas « moi » qui le sais, je le tiens d'ailleurs, je le sais d'ailleurs. D'où lui vient sa sagesse ? de la contemplation du Bien. Mais il n'y a pas de nom pour l'humilité chez les Grecs. Tandis que chez les chrétiens : « D'où te vient l'humilité ? » demande saint Bernard à la Sainte Vierge. De la contemplation de Dieu : là, il s'agit d'une révélation personnelle, c'est-à-dire de l'éveil de la personne à elle-même, qui est la réponse à un appel de Dieu. (p. 37-38)

**Le Père Philippe Vigneron, de la Communauté de l'Emmanuel**, qui montre bien que l'« amour de Dieu » et l'« amour fraternel » ne s'opposent pas mais sont en relation hiérarchique : « Veillons à ne pas trop creuser le fossé entre l'amour de Dieu et les autres amours, à ne pas trop les mettre en concurrence, puisqu'il y a moins d'opposition que hiérarchie. Qu'est-ce qui initie l'épisode du jeune homme riche ? « Dieu seul est bon. » C'est l'affirmation initiale de Jésus. La *Première lettre de saint Jean* nous le dit autrement : « Dieu nous a aimés le premier » (IV, 19). Pourquoi l'amour de Dieu est-il prioritaire ? Parce que tout amour vient de Dieu. Je ne peux pas aimer si je ne reçois pas d'amour de Dieu. Certes, bien souvent, Dieu nous aime par la médiation des hommes, mais cet amour a Dieu pour origine. Nous sommes incapables de créer de l'amour, et nous ne pouvons en donner que si nous en avons reçu. C'est ainsi qu'on sort d'une opposition stérile : plus nous aimerons Dieu, plus nous recevrons d'amour pour aimer nos frères. D'où l'unité des deux commandements de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain. » (p.97)

Et dans notre Parloir à propos des « serviteurs inutiles », il explique que si, comme moi, il préfère cette ancienne traduction, c'est parce qu'elle permet de comprendre que nous sommes des fils du Père, et non des serviteurs, puisqu'un serviteur qui ne sert à rien n'est plus un serviteur :

VÉRONIQUE. — On a tellement besoin de se sentir utile à quelque chose : il suffit de constater la détresse des personnes âgées grabataires, qui vient en grande partie de ce qu'elles se sentent inutiles...

PÈRE PHILIPPE. — C'est sans doute facile à dire de l'extérieur, mais il me semble qu'il y a une forme de miséricorde dans le fait de perdre ses forces et son efficacité en vieillissant, parce que cela nous impose une ascèse, un dépouillement qui nous prépare à la mort. Au moment du Jugement, nous ne dirons pas au Seigneur : « Prends-moi avec toi parce que je fais bien la cuisine » ! Nous n'aurons pas de marge de négociation, nous pourrions seulement dire « Seigneur, je sais que tu m'aimes et je veux t'aimer » et faire ainsi l'expérience de ne servir à rien, et pourtant d'avoir de la valeur. De même, dans la doctrine sociale de l'Église, on parle d'option préférentielle pour les pauvres. Pourquoi ? Parce qu'ils ne peuvent pas s'enorgueillir de ce qu'ils n'ont pas : les pauvres n'ont d'autre dignité que d'être à l'image de Dieu. Et cela peut purifier l'image que nous avons de notre propre dignité. Le pauvre nous rappelle qu'elle est indépendante de nos capacités, de nos talents, de nos compétences. Bien sûr, la société nous aime parce que nous lui apportons quelque chose, parce que nous lui sommes utiles ; mais ce n'est pas de cette manière que Dieu nous aime. Car c'est le regard que Dieu pose sur nous qui donne à notre être une valeur inestimable et qui nous permet d'accueillir le Salut à la fin des temps : ce Salut, nous ne l'avons pas mérité, et nous ne l'obtiendrons que si nous acceptons d'être inutiles. Il faut accepter que Dieu n'ait pas besoin de nous. » (p.225)

**La sœur Bernadette, de l'abbaye normande Notre Dame d'Argentan**, a bien voulu dialoguer avec moi sur l'articulation délicate de la « clôture monastique » et de l'« accueil bénédictin ». Voici sa belle envolée à la fin du Parloir : « Oui, je pense que nos vies font mystère et que nos monastères sont comme des « buissons ardents », qui intriguent puis attirent ceux qui s'en approchent, comme il arriva à Moïse au Sinaï. Le buisson en lui-même n'est rien : son bois n'a pas de valeur marchande et il porte souvent des épines. Saint Benoît parle ainsi dans sa *Règle* (XIII, 12) des « épines de discorde » qui ont coutume de se produire dans les monastères... Mais lorsque Dieu s'empare du buisson, comme à l'Horeb, celui-ci devient lumière qui éclaire et feu qui réchauffe, tout en gardant sa pauvreté native. Ainsi en est-il du monastère et de chacune des moniales qui le composent. À travers nos réelles pauvretés — nous ne sommes pas meilleures que le reste des hommes — Dieu, à qui nous nous sommes totalement données, peut se manifester à ceux qui nous approchent, en les illuminant de sa clarté, en les réchauffant de son Amour. » (p.124)

**Le père Jean-Samuel Wang**, né à Pékin, converti au catholicisme en France, et qui a suivi, au Grand Séminaire de Lorraine, les cours de Catherine Conrad en philosophie, a parlé avec moi de l'injonction paradoxale du Christ d'« aimer ses ennemis » : « la Règle de saint Benoît s'efforce de remplacer par un

ordre chrétien le désordre introduit par le péché, tout au rebours de l'ordre du monde, qui, lui, utilise les différences pour asseoir sa puissance. Ainsi, tout totalitarisme doit avoir des ennemis, sous peine de perdre son pouvoir. Pour le nazisme, c'est un ennemi ethnique, pour le communisme, un ennemi de classe. Dans *1984*, George Orwell parle d'un ennemi invisible mais présent en permanence, et à qui chaque jour les citoyens sont tenus de penser avec haine. De même, dans *la Ferme des animaux*, les "quatre pattes" se dressent contre les "deux pattes" : il faut que les différences soient érigées en oppositions pour que l'ordre non divin perdure. C'est le péché fait système, ou le système du péché. Mais dans la perspective chrétienne, et même si nous ne vivons pas dans une communauté monastique, nous savons qu'au bout de notre pèlerinage terrestre, il y a le Royaume où Dieu sera tout en tous et où tout ce qui nous oppose encore ici-bas disparaîtra. » (p.184)

Et enfin, le **père Damien, maître de chœur et premier chantre du monastère Sainte Madeleine du Barroux**, m'a merveilleusement fait comprendre à quel point le chant grégorien associait « parole et silence » - le thème du dernier Parloir, parce qu'il faut bien finir par se taire ! « PÈRE DAMIEN. — La première chose que cela m'inspire, c'est que le grégorien est né dans le silence. Ceux qui ont improvisé, puis composé les pièces grégoriennes étaient d'abord des hommes de prière, des hommes qui contemplaient le mystère du Christ dans la Sainte Écriture. Au sein de cette vie d'oraison, de contemplation, simple comme savaient l'être les Anciens qui allaient directement à l'essentiel, utilisant leur mémoire pour faire des rapprochements entre les différents textes de l'Écriture, sont nées ces mélodies, ces chants de l'âme, du cœur, qui sortent donc du silence. Non seulement d'ailleurs du silence de l'âme, mais aussi du silence de Dieu, de sa Parole ineffable. La Parole de Dieu, en effet, est une Parole qui ne peut s'exprimer entièrement par les mots, ni même par les chants. C'est dans l'Incarnation du Christ qu'elle se révèle à la perfection. Or, la première apparition du Verbe incarné s'effectue dans le bébé silencieux de la crèche, *l'in-fans* : celui qui ne parle pas, mais qui par son être même est un chant de louange parfait à son Père qui l'engendre de toute éternité. C'est donc la contemplation du Christ qui est la source du chant grégorien : contemplation amoureuse qui a engendré cette expression de joie, d'espérance, parfois aussi de détresse, de cris lancés vers Dieu, qui veut dire quelque chose, certes, mais qui n'en dira jamais suffisamment, qui, dans sa matérialité, n'atteindra jamais complètement le Seigneur. Il manque toujours quelque chose, et c'est d'ailleurs aussi ce que suggère le silence qu'on vit profondément, lorsque le chant s'arrête, que la musique résonne dans l'église et que l'âme, tout ouverte vers le Seigneur par cette tension vers lui, se laisse remplir de l'ineffable. (p.225)

## CONCLUSION

J'ai essayé de vous présenter les **Parloirs bénédictins et dialogues philosophiques**, entretiens autour de paradoxes communs à l'Évangile et à la Règle de Saint Benoît, tout d'abord en vous montrant l'importance et le rôle des paradoxes dans l'Évangile, puis en vous parlant de la Règle de Saint Benoît, où je retrouve ces paradoxes évangéliques dont le moine est invité à se nourrir et qu'il essaie d'incarner. Enfin, puisque les Parloirs sont, comme mes autres livres d'ailleurs, et comme le théâtre qui occupe, vous le savez, une place importante dans ma vie, je vous ai fait entendre la voix particulière de chacun de mes interlocuteurs, qui bien sûr ne pouvaient pas être là ce soir en chair et en os.

Vous le comprenez donc : j'aime le dialogue. Autant dire que ma parole, ce soir, n'est pas univoque. Elle vous est adressée et appelle votre réaction, votre réponse, vos questions. N'hésitez pas ! C'est ce qui fera de cette conférence une vraie rencontre et me comblera de joie !

Véronique Maas, 2 février 2024.

Vous pouvez trouver les *Parloirs bénédictins* à LIRAGIF, ou chez moi (écrivez à [veronique-maas@orange.fr](mailto:veronique-maas@orange.fr)) ou les commander en ligne, directement aux Éditions Bénédictines :

<https://www.editionsbenedictines.com/product/parloirs-benedictins-dialogues-philosophiques>